

De notre psyché nationale

Léon Dion, *Québec 1945-2000. À la recherche du Québec*, tome 1, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 182 pages.

Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, collection « Essai », 1987, 477pages.

Jean Larose, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 1987, 203 pages.

Ginette Michaud

Volume 30, numéro 2 (176), avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31587ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (1988). De notre psyché nationale / Léon Dion, *Québec 1945-2000. À la recherche du Québec*, tome 1, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 182 pages. / Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, collection « Essai », 1987, 477pages. / Jean Larose, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 1987, 203 pages. *Liberté*, 30(2), 93-102.

GINETTE MICHAUD

DE NOTRE PSYCHÉ NATIONALE 1

Léon Dion, *Québec 1945-2000. À la recherche du Québec, tome 1, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 182 pages.*

Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire, Montréal, l'Hexagone, collection «Essai», 1987, 477 pages.*

Jean Larose, *La petite noirceur, Montréal, Boréal, collection «Papiers collés», 1987, 203 pages.*

Signe d'époque: à voir se multiplier les titres sur le Québec et sa difficile entrée dans la modernité¹ par les temps qui courent, on ne peut douter que le Sujet québécois et ses attributs obligés — Nation, Identité, Langue — soit actuellement en train d'opérer une de ses innombrables «relèves» (de l'allemand *aufhebung*, comme chacun sait: je profite de l'occasion pour souligner que ce redoublement linguistique d'une langue par une autre, qui passe souvent à tort pour une véritable entreprise de traduction porteuse de lourds enjeux philosophiques, constitue l'un des tours stylistiques très appuyés de l'essai de Heinz Weinmann qui pratique en effet à cœur joie la généalogie... étymologique). Le temps serait donc enfin venu pour le Sujet-

1. J'emprunte cette expression au livre de Marcel Fournier, *L'Entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, 239 pages.

Nation québécois de surmonter la disgrâce qui l'avait frappé en tant qu'objet vraiment digne de pensée, aux yeux de certains critiques et intellectuels², du moins, depuis sa plus récente défaite, celle du référendum de 1980. Rendus aujourd'hui à cette nécessaire étape du travail du deuil, où il s'agit, selon les termes de Freud, d'amorcer le deuil du deuil, nous serions maintenant prêts, quelque cinq ou sept ans *après* (le laps de temps «normalement» prévu pour un deuil), à ouvrir une «réflexion véritablement 'post-référendaire'» (Larose) à propos de cet événement qui n'aura pas eu lieu, et à liquider les symptômes — complexe de castration façon saint Jean-Baptiste, en tête (!) de liste — qui ont affecté notre psyché nationale depuis ses troubles origines, s'il faut en croire le sombre roman familial que nous dévoile avec quelque délectation Weinmann dans sa *Généalogie*. Les années quatre-vingts ayant été, tout compte fait, encore plus tranquilles que la Révolution du même nom (le retour très *unheimliche*, plus familier qu'étrange, de Bourassa au pouvoir n'y aura sans doute pas été pour rien), il semble que nous en soyons aujourd'hui réduits à tout reprendre depuis les commencements, comme si une erreur de raisonnement, une faille de l'argumentation, un secret dérobé même, nous avaient échappé et nous avaient à notre corps défendant mal aiguillés...

Tout relire, puisque nous n'avons pas su lire une première fois, oublier et recommencer à zéro: il faut se demander si ce trait atavique du Sujet québécois — sa *motto*, en fait — est totalement étranger à la *forme* que prennent ces réflexions *post* (postmoderne, post-référendaire ou tout simplement... posthume?) sur le

2. Marc Henry Soulet (un Français) vient tout juste de se pencher sur ce silence (*Le Silence des intellectuels*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987).

Québec. Ce n'est sans doute pas un hasard si, après les grands projets anthologiques et l'amoncellement des milliers de notes des projets d'édition critique qui l'avaient un peu mise en veilleuse ces dernières années, la pensée critique de nos meilleurs essayistes trouve aujourd'hui sa forme privilégiée dans de vastes synthèses et plusieurs tomes (Dion, Dumont³), dans des autobiographies «intellectuelles» qui se prennent plus pour de véritables *Bildungsroman* que pour les honnêtes bilans de carrière qu'elles sont (Trudel⁴), ou encore dans les livres-briques (Weinmann) qui rivalisent par leur taille avec les grands textes fondateurs d'une société: Bible, Constitutions, Histoires, sans oublier les déjà antiques Livres blancs sur la culture... Il est peut-être trop tôt pour lire ces signaux comme des signes, comme le souhaitait André Belleau, mais ce retour des Grandes Questions (et des anciennes valeurs), cette nouvelle ampleur de vue où l'on voit grand et large, cette tendance générale dans les sciences humaines, au Québec et ailleurs, à (re)totaliser leur objet après l'avoir un peu trop fragmenté, ne sont peut-être pas qu'un simple retour de balancier...

Le problème avec les synthèses, c'est qu'elles ont souvent tendance à simplifier à l'extrême des situations complexes, à faire perdre tout relief et tout accident au paysage historique que survole un souverain et unique regard panoptique, à uniformiser et à linéariser rétrospectivement ce qui, précisément, ne pouvait être prévu. La synthèse qu'inaugure ici Léon

3. Dumont annonce lui aussi une vaste synthèse, dont *Le Sort de la culture* (Montréal, l'Hexagone, collection «Positions philosophiques», 1987, 332 pages) est le premier tome. J'aurai l'occasion d'en reparler dans une prochaine chronique.

4. Marcel Trudel, *Mémoires d'un autre siècle*, Montréal, Boréal, 1987, 311 pages.

Dion avec «À la recherche du Québec» (trois autres tomes nous sont promis) est loin d'éviter ces écueils, en dépit de son sous-titre proustien. Politicologue de renom et témoin privilégié, pour un temps activement engagé, de notre vie politique, Dion s'intéresse, depuis toujours semble-t-il, à la question du nationalisme québécois. Paraissant après un silence de plus de dix ans, l'ouvrage est curieux à plusieurs égards, notamment par — encore que ce ne soit pas là ce qui intrigue avant tout — le découpage de son Sujet (Moi-Québec et l'autre, Moi et la France, Moi et les Juifs, moi et les anglophones, Moi et les Américains, etc.) et ses propositions théoriques qui, tout en évitant tout dogmatisme (ce qui est louable), n'en sortent pas pour autant renouvelées; on croirait en effet à plusieurs moments lire ici une vulgarisation (bien faite) de certains livres-clés de Dumont, Falardeau et quelques autres, Brunet en tête, avec ses trois Divinités surmoïques fameuses régnant sur toute réinterprétation, même timide.

En fait, si le livre de Dion est curieux, c'est plutôt, à mon avis, par le style, à la fois trop préoccupé du «bien-écrire» et trop relâché, qui cherche à mêler le ton bonhomme de la confidence autobiographique à des considérations plus «académiques», où l'on sent nettement le professeur qui professe (c'est le cas de ces «Éléments de méthode» donnés en conclusion avec schémas à l'appui: j'ai particulièrement goûté celui qui est intitulé «Présentation schématique de la société québécoise et de son environnement»: ces huit cercles concentriques m'ont fait comprendre en un clin d'œil ce que mes lacunes méthodologiques me condamnent à rater, je le crains, pour toujours). Mais le plus gênant ici, ce sont sans doute les déclarations intempestives et lyriques qui tombent tout à trac dans le texte — regrets, excuses publiques (de l'homme politique, cette fois), aveux, profession de foi en

l'avenir et la jeunesse du Québec —, et surtout, surtout, l'utilisation qui est faite de la littérature et de la chanson québécoises, appelées encore une fois à cautionner notre existence politique et ce, de la façon la plus directe, la moins soucieuse de leur nature particulière. Dion a beau citer tant et plus les textes qui ont été (pour leur malheur) marqués au fer rouge de la poésie du pays (Chamberland, Aquin, Miron, Vigneault, et surtout Félix Leclerc qui l'emporte, à ses yeux, sur tous les autres), il n'arrive pas à nous convaincre qu'il les analyse et les comprend vraiment, autrement que comme «messages». Entre les *mea culpa* et les *credo*, l'espace de la pensée s'est brusquement refermé: il ne reste plus qu'à entonner *Gens du pays* (voir l'excellente et décapante analyse que tire Larose de cet hymne national⁵) et à laisser la fierté nous envahir en même temps que la chair de poule. Pour la pensée *post*, on repassera.

Mais penser *post*, qu'est-ce à dire, au juste? On se doute déjà qu'avec les essais réunis dans cette chronique les réponses elles-mêmes ne sauraient qu'être partielles, diverses, divergentes. Dion, Weinmann et Larose sont en effet des intellectuels venus d'horizons, de formations et de générations on ne peut plus différents (c'est un euphémisme!). Il est certes plus aisé de voir ce qui les oppose — l'appareil théorique de Weinmann et de Larose, et tout particulièrement leur usage des concepts psychanalytiques, les séparent irrémédiablement du sujet très «Moi-de-la-psychologie-de-la-communication décrit par Dion — que ce qui les fait, malgré tout, penser ensemble cette question de l'identité québécoise, au delà des différences de style.

5. in *Liberté* 137.

Mais, précisément, demandera-t-on, la question du style est-elle une question secondaire, régionale, ou n'est-elle pas, au contraire, essentielle, lorsqu'on décide de reprendre une réflexion qui, comme celle-ci, a déjà tant été ressassée? Cette tentation du style, qu'il ne faut pas rabattre trop exclusivement sur les seules qualités stylistiques de l'écriture, on la sent conduire en sous-main l'analyse de Weinmann et encore davantage celle de Larose dans *La petite noirceur*. Ces deux essais procèdent de questions théoriques qui ne sont pas sans affinités (au niveau manifeste, tout au moins); ils critiquent tous deux l'idéologie nationaliste qui tente toujours de tout ramener à un Sujet souverain, Un et *Indivis*; ils retracent à partir de certains symptômes une «histoire des mentalités» pour Weinmann, ou la manière dont la «modernité» québécoise a réussi ce tour de force, selon Larose, de s'allier au fonds le plus archaïque de la pensée en la mimant plutôt qu'en l'analysant de façon critique⁶. Pourtant, ces deux livres ne pourraient être plus éloignés l'un de l'autre: ils me font même l'effet de ces couples gémellaires de frères ennemis (Abel et Caïn, Rémus et Romulus) sur lesquels Weinmann fonde en grande partie son interprétation de l'historiographie québécoise.

Le projet généalogique (d'inspiration nietzschéenne, bien entendu) de Weinmann ne manque pas d'ampleur, c'est le moins qu'on puisse dire après avoir courageusement parcouru ces quelque cinq cents denses et plutôt laborieuses pages où les incises, les parenthèses et les digressions (parfois sans rapports logiquement justifiés) ne cessent de déborder le propos initial. La culture de l'auteur est — c'est un fait indiscutable — immense, et si certaines thèses

6. in *Liberté* 159.

proposées ici n'emportent pas l'adhésion, ce n'est certes pas faute d'avoir essayé, ce serait plutôt d'avoir essayé avec trop de force. Ainsi, dès la lecture des six épigraphes qui précèdent l'«Avant-propos», le lecteur est pris d'un malaise dont il ne se départira plus par la suite. Alexis de Tocqueville, Friedrich Nietzsche, René Girard, Edgar Morin, Paul LeJeune, René Lévesque: chacune de ces épigraphes, prise en elle-même, est pertinente, mais accolées les unes aux autres, elles provoquent une soudaine dévalorisation des énoncés au profit d'un *name-dropping* apparemment hors de tout contrôle, révélant une certaine compulsion de l'énonciateur à faire valoir en même temps toutes les preuves de sa culture, et chaque fois que la situation l'exige (ce qui est souvent). Il ne s'agit évidemment pas (ce serait absurde) de reprocher à l'auteur la richesse et la variété de ses sources documentaires qui proviennent de plusieurs champs disciplinaires, corpus et périodiques historiques. Il ne s'agit pas non plus de discuter la validité des scénarios de fondation qu'il emprunte, sans les réélaborer, à Michel Serres et à René Girard, et qui sont introduits ici dans un autre contexte sans trop de ménagements. Il s'agit encore moins de nier que, sous le masque de titres on ne sait pourquoi facétieux, on découvre (ou plutôt on redécouvre: tout le problème loge peut-être là) des hypothèses sérieuses, même si certaines frôlent à l'occasion dangereusement le délire d'interprétation (voir l'histoire de la fondation de Québec et de ses deux serruriers, par exemple). Il ne s'agit pas même de contester que la matrice théorique (psychanalytique) conduise à des *insights* intéressants, en dépit d'une position de fait bien peu analytique: «Pour vraiment qu'il [le Québec] se souvienne, il faudrait qu'il perce d'abord ses 'souvenirs-écrans' (Deckerinnerungen). C'est ce que nous avons essayé de faire pour lui.» Une telle phrase révèle les limites

de ce projet: on ne fait jamais une analyse à la place de l'analysant et, de surcroît (Weinmann ne pourrait s'empêcher d'ajouter: de sur-croix), en se prenant pour le Grand Autre en personne, venu libérer ces pauvres colonisés québécois et éclairer ces «historiens aliénés par leur propre histoire». L'avouerai-je? Cette constante supériorité de l'analyste (dernier relent de messianisme?) m'a profondément irritée tout au long de ma lecture, de même qu'un style si chargé qu'il dérobe, en jetant ainsi pêle-mêle toutes sortes de considérations, toute possibilité de discernement à son lecteur. Peut-être y a-t-il dans ce livre un mimétisme (inconscient) avec la Fête du 24 juin, si souvent commentée: les idées fusent en toutes directions, les métaphores détonnent en tous sens, mais le lecteur, à la fois ébloui et fatigué, sort de ce livre la tête surtout pleine de bruits...

Dans ce voisinage, les essais de Jean Larose sont bien légers (autre qualité nietzschéenne). Pareil à ces poches d'air qui secouent un instant la placidité des voyageurs en avion en leur rappelant qu'il ne leur est pas «naturel» de voler (Larose en a particulièrement contre ce naturel et cette familiarité natifs des Québécois, toujours à l'aise et prenant leurs aises avec la Loi, la Langue, la Culture), le style de Larose joue brillamment, et jusqu'à l'excès, de la décompression des niveaux (de langue, et autres). Si ce style n'épargne pas notre narcissisme, il a aussi le mérite de bousculer les idées reçues et de faire brusquement remonter toutes sortes de choses à la surface. Tout en empruntant (en contrefaisant?) le ton apocalyptique et pathétique d'usage dès qu'il est question de notre sujet national, pleins de mauvaise(s) humeur(s) et de rage, «comme malgré eux» (pour parodier la célèbre phrase d'ouverture de *L'Hiver de force*), ces essais prennent prétexte d'objets intellectuellement si médiocres, si «débiles»

— le défilé national⁷, le *Dictionnaire de la langue québécoise* de Léandre Bergeron⁸, *Chez Denise*⁹, la campagne des Yvettes¹⁰, etc. — qu'on se demande si ces événements lilliputiens et déjà à moitié oubliés (refoulés) valaient bien toute la peine que l'auteur se donne pour les analyser sérieusement. Or la réponse, contre toute attente, doit être fortement affirmative (même si l'on souhaite par ailleurs à Larose des objets offrant plus de résistance à l'avenir), tant il est vrai que le Sujet québécois aime bien, il nous l'avait déjà montré dans son *Mythe de Nelligan*¹¹, se faire tout petit, tout petit, et feindre ainsi d'éviter l'épreuve du symbolique. Au delà des objets particuliers qui font ici figures de symptômes, Larose tente une psychanalyse un peu sauvage de notre psyché collective. Il serait dommage que, mimétiquement éblouis à notre tour par le ton parfois un peu vif de ces essais, nous renoncions à entendre ce qu'ils disent. Car *La petite noirceur*, en grossissant et en réduisant ainsi certains de nos traits nationaux (mimétisme, déni du symbolique, négation de la culture, etc.), nous oblige à décoller de la «crise de glu» québécoise, à nous diviser enfin en tant que sujet sur ce sujet. On compte sur les doigts d'une seule main (et encore) les essayistes qui nous font à la fois penser et rire (on n'a pas assez dit à quel point ces essais sont drôles): Jean Larose fait désormais partie de ce petit groupe.

7. in *Liberté* 137.

8. in *Liberté* 134.

9. in *Liberté* 141.

10. «Les campagnes référendaires», texte diffusé sur les ondes de CBF-FM les 15 et 22 juillet 1982.

11. Quinze, «Prose exacte», 1981.

En dépit de leurs différences, un point commun permet néanmoins de faire le pont entre ces essais: tout présupposent en effet que l'inconscient collectif se laisse lire à l'aune de l'inconscient du sujet individuel. Filant moi-même un peu abusivement cette métaphore de la psyché collective dès mon titre, je voudrais pour finir ajouter, en parodiant les instances psychiques de la topique psychanalytique, que l'essai de Dion m'a fait penser aux structures défensives et de compromis du Moi, celui de Weinmann aux idéalizations et aux sublimations du Surmoi, et celui de Larose aux poussées intempestives du Ça. De toute façon, cette histoire reste à suivre...